

## LE PORTRAIT

---

— « Vous m'excuserez, ma chère Alice », dit Georges Émery en rentrant dans l'atelier ; « j'étais avec ce pauvre Villedouay. Il est devenu si sauvage depuis son malheur qu'il ne veut voir personne... Quand j'ai su que vous étiez là, j'ai essayé de l'amener. Je n'ai pas pu. Il m'a chargé de vous dire ses respects et qu'il regrette de ne pas vous exprimer de vive voix ses vœux pour notre mariage... La vue de notre bonheur lui aurait fait mal. J'ai compris cela et je n'ai pas insisté... Comment êtes-vous aujourd'hui?... »

Le peintre avait baisé les mains de Mrs Gray en lui posant cette question. Elle restait debout, elle, en lui répondant : « Moi ? Je suis très bien, » occupée à chauffer son pied au feu presque éteint de la cheminée ; et, tout de suite il était allé jusqu'à un *cassone* en noyer sculpté d'un beau tra-



vail de la Renaissance qui lui servait de coffre à bois, prendre une large bûche, afin de la poser sur les chenêts. Cette action si naturelle fut suivie par la jeune femme avec un regard singulièrement pénétrant — un regard que Georges voulait sans doute éviter, car il s'absorba dans la réfection du feu un instant de plus qu'il n'était naturel pour un amoureux à la veille d'un mariage et qui n'avait pas vu sa fiancée depuis vingt-quatre heures. Elle était pourtant délicieuse à regarder, dans ce somptueux et joli décor. La vaste pièce était meublée avec cette profusion et ce goût que les peintres apportent à leurs fantaisies, quand le succès leur arrive, comme à celui-ci, tout jeunes et qu'ils ont des gains de boursiers au service de leurs imaginations d'artistes. Ce n'étaient que Gobelins, étoffes drapées, armes damasquinées, tableaux de maîtres, marbres patinés, terres cuites, tapis anciens, le tout fondu dans une harmonie brillante et chaude. L'atelier était ménagé au haut d'un petit hôtel, sis lui-même dans une des plus paisibles rues du paisible Neuilly, presque à même le Bois de Boulogne. Par cette après-midi un peu voilée de novembre, un silence d'asile l'emplissait. La clarté adoucie du ciel aperçue par la large baie vitrée rendait ce sanctuaire d'art plus intime encore et plus clos. Pourquoi donc Émery penchait-il sur le foyer un front chargé d'une pensée que visiblement il vou-

lait à tout prix dissimuler à Mrs Gray? Pourquoi celle-ci gardait-elle, dans le fond de ses yeux et sur ses lèvres, des paroles que, visiblement, elle n'osait prononcer? Son délicieux visage aux traits ténus, quasi miniaturés, avait, même dans la joliesse, cette décision qui se mêle si souvent au raffinement le plus intense chez les femmes de son pays. Elle était Américaine, et veuve depuis trois ans. — Elle en avait trente-deux. — Pour qu'elle se fût, avec sa beauté, sa fortune, son esprit « engagée » à Georges Émery, c'était certes qu'elle l'aimait. Lui, de son côté, avec sa fière tournure, ses trente-sept ans à peine marqués, sa précoce gloire de portraitiste à la mode, s'il se préparait à aliéner sa liberté entre ces belles mains d'outre-mer, c'était qu'il aimait. Et cependant, si un témoin caché et non averti, eût pu les apercevoir dans cette solitude, jamais il n'aurait deviné que ces deux êtres éprouvaient l'un pour l'autre un attrait passionné. L'épigramme classique qui dit que les Américaines sont, comme les épingles, retenues par la tête, suffisait-elle à expliquer la réserve de ce tête-à-tête où le fiancé paraissait si peu ému de la présence de sa fiancée, et celle-là, aussi maîtresse d'elle-même, aussi observatrice, aussi défiante que si elle en était encore à s'interroger sur ses sentiments? Il y avait quatre mois qu'elle avait passé pour la première fois le seuil de cet atelier,



afin de commander son portrait au peintre qu'elle avait le plus admiré lors de la dernière exposition. Il y avait trois semaines qu'elle avait prononcé ici même le « oui » des fiançailles, prélude d'un « oui » plus solennel. Ils s'étaient quittés la veille après avoir diné chez des compatriotes, lui si tendre, elle si heureuse ! Quelle idée passait donc entre eux à cette minute qui les faisait demeurer vis-à-vis l'un de l'autre dans un silence qu'elle rompit la première pour répéter :

— « Oui, je suis très bien, c'est vous qui semblez préoccupé », et ses yeux se firent plus aigus, tandis qu'elle ajoutait :

— « M. de Villedouay est resté longtemps ? »

— « Assez longtemps. Pourquoi me demandez-vous cela ? »

Il avait relevé la tête en répondant à l'interrogation de la jeune veuve. Si elle avait pu douter de l'effet que lui avait produit son interrogation, elle en aurait trouvé la preuve dans ce simple petit détail : lui qui vivait tant par le regard, il ne sembla même pas voir la toilette qu'elle avait mise pour venir le voir et dont elle lui faisait la surprise. Cet « arrangement en blanc et en noir » comme eût dit son compatriote Whistler, se composait d'une robe faite par un tailleur, dans un drap d'un noir très brillant, et toute festonnée, avec des rubans de satin noirs. Sur sa blouse de guipure blanche courait une chaîne russe en

pierres de couleur ; et sur ses cheveux blonds posait un grand chapeau de velours noir, piqué de deux gros saphirs étoilés. Elle avait l'air, ainsi parée, avec son menton un peu fort, son nez court et les taches brunes de ses yeux sur un teint pâle, d'une princesse de Velasquez. Elle eut devant l'indifférence de son fiancé à la coquetterie de sa mise un demi-sourire d'ironie qui s'acheva par cette nouvelle question :

— « Mais pour savoir ce qu'il a pu vous dire qui vous ait changé ainsi ? Vous n'êtes plus le même qu'hier au soir. »

— « On ne voit pas un ami de dix ans plongé dans un désespoir comme le sien », répondit Georges, « sans être peiné, surtout quand on va soi-même fixer sa vie et que l'on se trouve assister à l'écroulement de celle d'un autre... Et puis le pauvre homme est venu me faire une étrange demande... Il ne peut pas se consoler, m'a-t-il dit, que je n'aie pas fait le portrait de sa femme quand elle vivait, et maintenant qu'elle est morte, il voudrait que je l'essayasse de souvenir... Voilà l'objet de sa visite. N'est-ce pas une extraordinaire proposition ? »

— « Et vous avez accepté ? » fit Mrs Gray.

— « Et j'ai accepté. Je ne pouvais pas lui dire non. Il est trop malheureux, et c'est une charité de lui donner une joie, si petite soit-elle. »



La physionomie de la jeune femme avait exprimé, quand Émery avait avoué son acquiescement au désir de M. de Villedouay, un soulagement qu'il ne put pas ne pas remarquer. Il affecta de continuer, sur le ton professionnel qui était volontiers dans ses habitudes : « J'en serai quitte pour choisir, entre les photographies qu'il va m'envoyer. J'en agrandirai une, le pinceau à la main. Ce sera sans enthousiasme. Je ne sais travailler que d'après nature. »

— « Est-ce la première fois que vous le voyez depuis la mort de sa femme? » demanda Alice.

— « La première fois depuis l'enterrement, » répondit-il.

— Savez-vous ce que l'on m'a raconté sur cette mort?... » continua-t-elle, et comme il ne relevait pas cette interrogation, elle insista en l'enveloppant de son regard le plus inquisiteur : « On m'a dit qu'elle s'était tuée. »

— « Voilà bien le monde », reprit le peintre en haussant les épaules. « Il ne peut jamais admettre la simple vérité. Mme de Villedouay souffrait d'insomnies. Elle avait la mauvaise habitude d'user du chloroforme pour s'endormir. Elle en aura respiré une dose trop forte. Et c'est tout... C'est la conviction de Villedouay, qui en vaut bien une autre. S'il admettait la possibilité d'un suicide, aurait-il l'idée d'avoir ce portrait?... »

— « C'est juste », répondit Mrs Gray, qui continua avec un sourire; cette fois, il y avait, dans ses yeux, presque une timidité et comme un remords du questionnaire qu'elle venait de faire subir à son fiancé : « Pourquoi dit-on chez nous qu'il n'y a pas de bons maris en France? On me l'a encore écrit quand j'ai annoncé nos fiançailles. M. de Villedouay fait mentir la légende... Vous la ferez mentir aussi, n'est-ce pas? » Et, s'approchant d'Émery, elle s'appuya des deux mains sur son épaule en y posant sa jolie tête, et elle ajouta : « Et moins tristement... » Puis, riieuse, et comme le jeune homme lui passait le bras autour de la taille, elle s'échappa, et avisant sa veste de velours qu'elle avait quittée à son entrée dans l'atelier et jetée sur un des meubles :

— « Soyez obéissant, *dear boy*; aidez-moi à mettre cette jaquette, et allez vite prendre votre chapeau pour m'accompagner. J'ai l'automobile. Dans une demi-heure nous serons chez Franquetot, où vous me donnerez votre avis sur cette prétendue commode de Riesener, en bois de rose, dont je vous ai parlé. Vous verrez quelle chambre saura se faire votre Alice, et vous reconnaîtrez peut-être qu'il n'y a pas que des barbares aux États... »



## II

— « Qui donc lui a parlé? » se demandait le peintre, quelques heures plus tard, quand il se retrouva seul dans sa maison de Neuilly, après une après-midi dépensée tout entière en courses, de la boutique de l'ébéniste Franquetot au fond du faubourg Saint-Germain, jusqu'à une autre sise à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, en passant par le quartier du Temple et plusieurs appartements de revendeurs d'étoffes anciennes, pour finir par le magasin d'un grand argentier de la rue de la Paix. Il était convenu que M. et Mme Émery, une fois mariés, habiteraient un hôtel plus propice aux réceptions que l'élégant mais étroit perchoir de l'artiste. Les joies sentimentales de leurs fiançailles avaient consisté, depuis ces quelques semaines, dans des excursions de ce genre, où l'Américaine développait l'étonnant génie de conquête du Nouveau Monde. Elle connaissait tout, comparait tout, achetait tout. Georges s'était prêté à cette chasse aux bibelots, d'autant plus volontiers, cette après-midi, que les quelques phrases d'enquête prononcées par Mrs Gray lui avaient donné un petit frisson de

terreur. Ces allées et venues, ces montées en voiture et ces descentes dans ces magasins, ces discussions à propos d'objets disparates, autant de moyens pour lui de dissimuler l'impression que lui avait infligée la soudaine perspicacité de sa fiancée, sur un point qui tenait à un secret tragique de sa vie personnelle. Il avait été, pendant six ans, l'amant de Marguerite de Villedouay. Cette liaison demeurée cachée — du moins il l'avait cru jusqu'ici — avait eu un dénouement qui demeurerait pour lui le plus angoissant mystère. Mme de Villedouay était plus âgée que lui de quatorze mois. A l'approche de la quarantaine, ces mois comptent triple pour une femme. Elle était mariée. Elle avait un enfant. Le peintre arrivait à ce moment de la vie où les plus bohémiens commencent de rêver d'un foyer à eux. Cette liaison n'était plus guère qu'un commerce de bonne amitié. Il avait rencontré Mrs Gray. Il avait deviné qu'il l'intéressait. Toutes les conditions d'une union heureuse étaient là : beauté, intelligence, fortune, sympathie. Georges s'était cru très loyal en s'ouvrant de ce projet à sa maîtresse. Il lui avait bien semblé que, dès les premiers mots, la pauvre femme était très émue. Mais elle s'était aussitôt montrée si calme, si raisonnable, si disposée à lui faciliter cette évolution de leur commun passé, qu'il n'avait eu aucun remords à se considérer comme entièrement libre. Elle-même avait tenu



à lui répéter, tranquillement, presque froidement : « Vous êtes libre. » Il avait donc demandé la main de Mrs Gray et la première personne à laquelle il avait cru pouvoir annoncer son futur mariage avait été Mme de Villedouay, par un billet auquel elle avait répondu aussitôt. Il avait bien été un peu étonné du ton officiel de cette réponse. Puis il avait réfléchi que l'ancienne maîtresse avait tenu à ce que sa lettre put être communiqué à la fiancée. Huit jours après, il apprenait, en ouvrant le journal, que Marguerite venait de mourir subitement.

S'était-elle tuée?... Sa première et effrayante pensée avait été celle-là, et que ce suicide avait pour cause leur rupture et son mariage. Son anxiété avait été si vive qu'il avait couru chez la morte. A la façon dont le mari l'avait accueilli, il avait eu deux évidences : d'abord que la confiance de cet homme à son endroit n'avait jamais été même effleurée d'un soupçon, ensuite qu'il n'avait pas davantage le moindre doute sur les causes parfaitement naturelles de la mort de sa femme. De ces deux évidences, la première lui avait de nouveau infligé cette secrète humiliation qui n'avait pas été étrangère à son désir de rompre une liaison dont sa fierté avait souvent saigné. La seconde avait endormi la pénible croyance, soudain éveillée chez lui, — pour un

instant; — car ce problème n'avait jamais cessé de se poser devant son esprit depuis lors : — « Si pourtant elle s'était tuée?... » Il n'avait pas pu faire que cette phrase ne se prononçât pas en lui. Cette obsession l'avait tourmenté sans relâche depuis le jour où il avait suivi à pied le convoi. Il avait eu ce courage, afin de démentir, par sa seule présence, les propos que la malveillance du monde répéterait sur la coïncidence de cette mort et de son mariage. Mais non. Son observation de portraitiste, dressée à saisir les plus minuscules nuances des visages, n'avait pas démêlé, dans l'attitude ou sur la physionomie d'une seule des personnes réunies pour le même funèbre devoir, un seul indice que sa longue liaison avec Mme de Villedouay fût connue. Et voici qu'il découvrait qu'elle l'était, puisqu'il s'était trouvé certainement quelqu'un pour en avertir sa fiancée. Il y avait pire. On commençait à s'étonner de cette mort subite. On l'attribuait à un suicide.

— « Mais qui donc lui a parlé? » se disait Georges Émery. « Et quelle infamie! Qu'on lui ait encore rapporté que j'ai aimé Marguerite, ce serait déjà très cruel. On a fait pire. On lui a dit qu'elle était morte volontairement... Dans quel but? Sinon pour qu'Alice cherche le motif de ce suicide et qu'elle croie le trouver dans mon mariage avec elle. Mais quelle infamie!... Quelle infamie!... »

Il se répétait ces mots à haute voix en se pro-



menant dans l'atelier, avec une fièvre qui prouvait qu'il ne se débattait pas seulement contre cette calomnie. Et il reprenait :

— « Non, Marguerite ne s'est pas tuée. Si cette mort n'était pas naturelle, est-ce que les médecins ne l'auraient pas dit à Villedouay? Et lui, serait-il comme il est, effondré de chagrin, mais sans une arrière-pensée? Sa démarche d'aujourd'hui le prouve... Et puis, si elle s'était tuée, y serais-je pour quelque chose? Voyons, m'aurait-elle laissé rompre avec elle sans un reproche, sans une plainte, sans un effort pour me garder, si elle avait tenu à moi au point de ne pouvoir survivre à mon mariage? Encore un coup, cette idée est folle. N'y pensons pas, d'autant plus que ceux qui ont essayé d'éveiller la jalousie de ma fiancée ont été mal inspirés. Il s'est trouvé que justement je venais d'accepter cette offre de Villedouay. Je l'ai lu dans les yeux d'Alice : elle a vu là une preuve que je n'étais pour rien dans la mort de Marguerite. On ne consent pas ainsi, sans se débattre, à faire le portrait d'une femme qui s'est tuée pour vous... »

En se prononçant ces paroles avec une extraordinaire énergie d'affirmation, le peintre était très sincère. Pourtant, s'il avait osé lire jusque dans le dernier repli de son propre cœur, il aurait reconnu qu'un point de doute s'y cachait tou-

jours. Il se croyait, il se voulait certain que Marguerite de Villedouay ne s'était pas donné la mort et il n'en était pas certain ; — qu'en tout cas elle ne s'était pas tuée à cause de lui, et il en était moins certain encore. Il eût pu en trouver la preuve dans ce fait qu'il lui fut impossible de dîner à la maison seul, en tête-à-tête avec les pensées que la visite du mari de son ancienne maîtresse et les questions de sa fiancée avaient éveillées en lui. Mrs Gray devait elle-même dîner chez des compatriotes et finir la soirée à l'Opéra. Il se proposa de lui faire une surprise et d'aller l'y saluer. Il commença de s'habiller pour se rendre au cercle, puis au théâtre. Il avait envoyé chercher une voiture et se préparait à partir pour exécuter ce programme ; son domestique, en montant l'avertir que le fiacre était là, lui remit avec le courrier du soir un paquet qui venait d'être déposé de la part de M. de Villedouay. Le peintre le devina tout de suite : c'était la collection des photographies de la morte qui devaient lui servir de documents. Il ne fit qu'ouvrir l'enveloppe. Elle contenait une vingtaine de cartes. Il les jeta, plutôt qu'il ne les déposa, dans un tiroir et sortit sans avoir voulu les regarder. Il faut croire cependant que son impression en recevant ces reliques si intimement mêlées à sa vie de jeune homme, avait été plus puissante qu'il n'en convenait vis-à-vis de lui-même, car à neuf heures et demie, en